

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LE RÊVE DU JAGUAR

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Sucre noir
Héritage
L'inventeur

MIGUEL BONNEFOY

LE RÊVE DU JAGUAR

Roman



© Éditions Payot & Rivages, Paris,
2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0771-8

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*A la madre,
Y sonarán las campanas.*

*A Nene,
Al fin bailas.*

*« Au nord, il y a la raison qui étudie
la pluie,
Qui déchiffre les éclairs
Au sud, il y a la danse qui engendre
la pluie,
Qui invente les éclairs. »*

William OSPINA

ANTONIO

Au troisième jour de sa vie, Antonio Borjas Romero fut abandonné sur les marches d'une église dans une rue qui aujourd'hui porte son nom. Personne ne put dire précisément à quelle date il fut trouvé, on sait seulement que tous les matins, toujours au même endroit, une femme misérable avait l'habitude de s'asseoir là pour déposer devant elle une écuelle enalebasse et tendre une main fragile aux passants du parvis. Quand elle aperçut l'enfant, elle le repoussa d'un geste dégoûté. Mais son attention fut soudainement attirée par une petite boîte brillante, cachée entre les plis du linge, que quelqu'un avait laissée là comme une offrande. Un rec-

tangle en fer-blanc, couleur argent, taillé d'arabesques fines. C'était une machine à rouler des cigarettes. Elle la vola en la mettant dans la poche de sa robe, puis se désintéressa du bébé. Elle constata toutefois pendant la matinée que ses timides vagissements, ses cris hésitants attendrissaient les fidèles qui, les croyant ensemble, remplissaient tour à tour le fond de son écuelle avec des pièces en cuivre. Le soir venu, elle l'emmena dans une basse-cour, lui colla la bouche à la mamelle d'une chèvre noire dont les pis étaient couverts de mouches, et le fit allaiter, à genoux sous son ventre, d'un lait épais et chaud. Le lendemain, elle l'entoura dans un torchon de cuisine et le pendit à ses hanches. Au bout d'une semaine, elle se mit à dire que l'enfant était le sien.

Cette femme, que tout le monde appelait la muette Teresa parce qu'elle

avait des troubles d'articulation, devait avoir vaguement la quarantaine, bien qu'elle n'eût elle-même pu préciser son âge. Dans son visage, il y avait quelque chose d'indien et, sur le côté gauche, une légère paralysie que lui avait causée une ancienne crise de jalousie. Elle ne portait plus qu'une peau spongieuse sur les os, avait des mains couvertes de blessures qui ne cicatrisaient jamais, et des cheveux d'un blanc sale, tombant platement, qui lui encadraient la figure comme des oreilles de basset. Elle avait perdu l'ongle du pouce gauche le jour où un scorpion, réfugié au fond d'un tiroir, l'avait piquée à la main, ce qui ne la tua pas, mais forma une sorte de boudin de chair au bout de son doigt, une excroissance morte, et c'est ce bourrelet que l'enfant suçait ses premières semaines avant de s'endormir.

Elle le nomma Antonio, car l'église où elle l'avait trouvé était placée sous

le patronage de saint Antoine. Elle l'alimenta de sa propre colère, de sa douleur silencieuse. Durant ses premières années, elle lui fit mener une vie désordonnée, honteuse, indigente. Elle se persuada que, s'il survivait à cette misère, personne d'autre que lui-même ne pourrait le tuer. À un an, il pouvait à peine marcher qu'il mendiait déjà. À deux ans, il parlait la langue des signes avant l'espagnol. À trois ans, il lui ressemblait tant qu'elle se demanda si elle l'avait véritablement trouvé sur les marches d'une église, ou si elle ne l'avait pas mis au monde dans l'arrière-cour d'un taudis, au creux d'une niche de paille, entre un âne gris et un agneau. Elle l'habillait de fripes crasseuses et, pour émouvoir les passants, le serrait contre elle avec une fausse complicité, le mouillant d'une sueur âcre qui, par l'effet de la chaleur, devenait une sorte de gélatine grasse

et jaune. Elle le nourrit de fromage de chèvre, roulé à la main, dort avec lui dans son abri fait de journaux délavés au fond d'une bergerie de fortune, et peut-être jamais une femme ne mit autant de courage à s'occuper d'un enfant qu'elle n'aimait pas.

Néanmoins, pour Antonio, cette femme menteuse et avare, médisante et voleuse, fut la meilleure mère à laquelle il put aspirer. Il prit pour de la tendresse la rudesse qu'elle lui témoignait et cet amour vénéneux que la pauvreté avait tissé entre eux. Il grandit avec elle à La Rita, sur les berges du lac de Maracaibo, dans un endroit du monde si dangereux qu'on l'appelait *Pela el Ojo*, « Ouvre l'œil ».

À six ans, Antonio ne croyait plus aux miracles, vendait des pierres de jais comme porte-bonheur et savait tirer les cartes, car la muette Teresa lui avait

garanti que c'était la seule science qui pouvait convaincre les hommes sans avoir l'inconvénient d'être vraie. À huit ans, elle lui apprit à reconnaître les mauvais *aguadores*, les porteurs d'eau, qui vendaient l'eau sale du lac en la faisant passer pour de l'eau propre de pluie. Mais aussi les épiciers qui déréglaient leurs balances grâce à un trombone déformé, les ouvriers qui revendaient les vis destinées au coffrage des chantiers et les dresseurs de coqs de combat qui, dans les gallodromes, cachaient des lames de rasoir sous la griffe des éperons. Elle l'avait préparé à cette vie dure, pleine de prudence et de nécessités, de batailles et de méfiances, au point que si un pasteur, pendant une messe, annonçait brusquement la nouvelle qu'un saint s'était mis à pleurer, Antonio était le premier à lever les yeux au plafond de l'église pour voir d'où venait la fuite d'eau.

Pela el Ojo était alors une sorte de grand marécage écrasé de chaleur, aux rives humides, peuplé de maisonnettes sur pilotis aux portes toujours ouvertes. Les habitations étaient édifiées sur cette eau trouble, avec des cuisines à la belle étoile, de vieux fourneaux noircis et des poubelles flottantes que la ville avait rejetées dans ses faubourgs. On y pétrissait du pain, on y trafiquait du carburant. Les enfants vivaient nus sur ces palafittes, circulant sur le squelette de mille troncs d'arbre sans cesse rafistolés, pataugeant sur la surface du lac comme les palais de Venise, ce qui autrefois avait fait dire aux navigateurs vénitiens, qui étaient venus avec leurs odeurs de vélin et de sceaux de cire, qu'ils y reconnaissaient une « petite Venise », une *venezziola*, une Venezuela.

L'immobilité de ces paysages ne faisait toutefois plus rêver aux anciennes cités